

ABONNEMENT.

Saumur : Un an... 30 fr. Six mois... 16. Trois mois... 8. Poste : Un an... 35 fr. Six mois... 18. Trois mois... 10.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

INSERTIONS.

Annonces, la ligne... 20 c. Réclames... 20. Faits divers... 75. RESERVES SONT FAITES. Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sans restitution dans ce dernier cas; Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

On s'abonne : A SAUMUR, Chez tous les Libraires. A PARIS, Chez MM. RICHARD et C°, Passage des Princes.

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU : PLACE DU MARCHÉ-NOIR

On s'abonne : A SAUMUR, Chez tous les Libraires. A PARIS, Chez MM. HAVAS-LAFITTE et Co, Place de la Bourse, 8.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le lundi excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 25 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR

26 Novembre 1874.

Bulletin politique.

Voici une intéressante correspondance que publie la Tages Press de Vienne. Nous en laissons toute la responsabilité à cette feuille, nous bornant à rappeler qu'elle est connue pour ses relations dans le monde diplomatique.

L'IMPÉRATRICE AUGUSTA ET LE COMTE D'ARNIM.

Allemagne, 22 novembre.

On a beaucoup parlé, beaucoup écrit, au sujet de la situation respective de la reine et impératrice Augusta et du président du conseil des ministres, chancelier de l'empire. Mais, pour des motifs faciles à comprendre, ce sujet ne fut abordé que rarement et avec réserve par les feuilles prussiennes proprement dites. Ce thème, en effet, est un de ceux qui exposent le plus facilement celui qui les discute à se trouver en contact direct avec l'autorité supérieure, si, dans la recherche de la vérité, il s'aventure à examiner de trop près le véritable fond des choses.

Tout le monde sait que l'impératrice Augusta est l'adversaire déclarée du prince de Bismark. D'autre part, le grand chancelier n'est point sans avoir conscience d'être l'homme de l'Europe le plus universellement détesté. Il est donc certain qu'il n'a jamais perdu de vue un seul instant ses ennemis à la cour de Berlin.

L'impératrice Augusta n'est en aucune circonstance une femme ordinaire. Quand l'univers entier retenait de la gloire de Bismark, que ses adulateurs, enivrés, portaient sur le pavoi l'homme du siècle, le créateur de la puissance allemande, l'artisan de la virginité nouvelle de la Germanie, la souve-

raïne fut du petit nombre de ceux en Allemagne dont le cœur demeura froid et fermé. Pendant la guerre, quand volèrent par le monde ces télégrammes si bizarrement conçus, adressés à Augusta, reine et impératrice, parlant de victoires, de triomphes, encore tout frémissants de l'ivresse des batailles, le monde croyait bien que la femme qui les recevait, qui les lisait, était une femme heureuse entre toutes. Le monde se trompe parfois d'une façon bien étrange. Ces pompeux télégrammes, messagers de victoire, ne rencontraient qu'un accueil réservé; ne proclamaient-ils pas en même temps le triomphe de l'ennemi mortel, de l'homme qui lui avait ravi son époux... ?

C'est bien là le vif de la question. Sur ce terrain, en effet, nulle femme, quelque peu aimante, n'entendrait jamais raison; gloire, illustration, trésors, rien ne saurait l'amener à composer. Avant l'arrivée de Bismark aux affaires, avant qu'il n'eût commencé d'exercer sur le roi Guillaume son influence presque diabolique, la reine Augusta était la souveraine absolue, l'égérie de son royal époux.

Et le monarque prussien pouvait d'autant mieux s'accommoder de cette tutelle, que partout, à Berlin, à la cour, dans les provinces rhénanes, où la reine résidait de préférence, l'opinion publique était unanime à reconnaître ses hautes capacités. « C'est une femme d'un grand caractère, » disait-on déjà d'Augusta princesse royale, comme on le dit ensuite d'Augusta reine de Prusse. Quand il lui fallut céder à l'ascendant de Bismark, un changement radical s'opéra peu à peu dans sa manière d'être. Elle quitta d'abord la cour de son plein gré, et se retira à Charlottenbourg, puis ensuite sur les bords du Rhin, où, pendant quelques années, elle vécut dans une sorte d'exil, en apparence séparée du roi et des affaires; mais en apparence seulement. Un vif dissentiment, il est vrai, avait pu, pour un temps, mettre en opposition les caractères, mais non disjoindre les cœurs, unis par une réelle affection.

Comme, d'ailleurs, il ne fallait pas pa-

raître aux yeux du public avoir interrompu toute relation, les rapports ne fardèrent pas à devenir plus suivis, et si Augusta eût consenti à se réconcilier avec le prince chancelier, toutes choses eussent été en bonne voie. Mais on ne put jamais amener cette princesse indépendante et fière à se prêter à cette démarche. Au contraire, sa faveur était acquise à quiconque se posait en adversaire de l'ogre de la Wilhelmstrasse, à tout individu victime de son humeur fantasque ou de ses procédés arbitraires. Elle fut ardemment secondée dans cette voie par sa fille, la grande-duchesse de Bade, qui, à Berlin et à Postdam, se fit souvent l'interprète de la pensée maternelle.

Le rapprochement entre la reine Augusta et le comte d'Arnim ne s'opéra qu'à la suite d'un long échange de vues et d'idées. Tout le monde sait aujourd'hui que la personne intimement liée dont il est question dans les lettres de Bulow n'est autre que l'impératrice Augusta. C'est donc l'impératrice Augusta qui se trouve accusée ouvertement d'avoir conspiré contre Bismark. Mais avec son procès contre le comte d'Arnim, Bismark oserait-il donc aller jusqu'à soulever le procès même de « la conjuration de l'impératrice et de l'ambassadeur ligués pour assurer sa perte ? » Oui bien ! L'homme est suffisamment connu, on peut tout attendre de lui. Ne voyons-nous pas déjà l'impératrice d'Allemagne traînée au premier plan ?

On a souvent répété que l'inimitié qui existe entre l'impératrice et le grand chancelier a sa cause première dans le sentiment religieux. D'après ce qui a été dit plus haut, il faut reconnaître que ce n'est pas cela seulement. A Weimar, à Berlin et plus tard à Coblenz, Augusta passait même pour être quelque peu libre penseuse. Avec ses lecteurs, parmi lesquels il en est deux qui se firent un nom dans la littérature allemande, elle aimait à traiter les questions les plus subtiles de la philosophie. Le comte d'Arnim était admis parfois dans ce cercle intime; mais cet homme, toujours actif, toujours en mouvement, ne pouvait tout d'abord inspirer

une confiance absolue. Il passait cependant pour l'un des esprits les plus philosophiques et les plus déliés qui existassent en Prusse, et on ne le perdit pas de vue. D'Arnim étant à Rome, il est probable qu'une correspondance suivie et traitant de graves sujets, s'établit entre lui et la reine, du moins, les relations que chacun d'eux entretenait à cette époque avec le chanoine Dollinger sembleraient le faire supposer. Augusta, cependant, refusa d'entrer dans les vues de ce dernier; elle ne pouvait vaincre ses répulsions pour le vieux catholicisme, et préféra de tout temps la réconciliation avec les catholiques.

Ce serait aller un peu loin, toutefois, que de supposer l'impératrice assez bien disposée à l'égard de l'ultramontanisme pour qu'elle pût en venir à se déclarer ouvertement la protectrice des jésuites. Peut-être serait-il plus exact de dire, au contraire, qu'on ne la voit entrer franchement dans les idées de d'Arnim, qui tendaient à la réconciliation, que quand Bismark, par sa faute, eût manqué l'occasion propice de déclarer la guerre à Rome. Peut-être bien aussi, le regard clairvoyant d'Augusta pénétra-t-il plus avant au fond des choses. Elle a vécu, de longues années parmi les populations catholiques des bords du Rhin; elle connaît leurs idées et leurs sentiments; elle est à même de comprendre mieux que personne combien peu il serait difficile de balayer du sol de ces provinces toute trace de sympathie pour la Prusse. Elle n'est pas sans s'en être expliquée catégoriquement avec le souverain son époux.

Mais, on le sait, l'empereur soldat se soucie médiocrement des sympathies populaires, les états de sa puissance ne sont pas là. En tout cas, l'on peut assurer que les plaintes des populations, comme les griefs de d'Arnim, n'ont jamais pu trouver accès auprès de l'empereur que par l'entremise de l'impératrice Augusta ou de ses familiers. Bismark jugea qu'il devenait urgent de mettre un terme à cet état de choses. Dans ce but, il n'hésita pas un seul instant à recourir au moyen le plus extrême, mais en

Feuilleton de l'Echo Saumurois.

LA MALADIE DU LUXE ET LE REMÈDE.

Avec le train dans les affaires, vient ou revient toujours le goût du luxe, et le luxe étant la chose de ce monde dont on abuse le plus aisément, il s'ensuit que déjà, autour de nous, on en constate la recrudescence et que déjà aussi s'élèvent les plaintes des maris et leurs grincements de dents.

En vérité, il suffit d'essayer de pénétrer dans un de nos grands magasins de nouveautés, — n'importe lequel, — pour en rapporter la preuve que tous les bruits mis en circulation sur la pauvreté des femmes de Paris et sur le retour à la religion de sainte Mouscelline, sont des calomnies indignes.

A aucune époque peut-être, les étoffes des robes n'ont été plus splendides, ne se sont vendues aussi cher et n'ont trouvé un plus grand débile. Robes, dentelles, colifichets, meubles, objets de fantaisie, tout est à des prix fous; et cependant les magasins sont remplis; les femmes y font la queue; le luxe a repris son niveau et son entrain d'autrefois; c'est ce qu'on ne peut nier, et voilà où enragent les républicains, qui rêvaient de mettre la France et Paris sous le régime du brouet noir.

Ils en sont pour leurs frais. C'est bien, dans tous les cas, le signe que la République ne sera jamais du goût des femmes. Or, ce dont les femmes ne veulent point, il est rare que les hommes s'en accommodent.

Mais, comme je l'ai dit, si le luxe a du bon, son abus donne à réfléchir à quelques maris, car il fait bien facilement tourner les têtes, et quand les têtes tournent à ce vent-là, souvent elles se détachent tout à fait des épaules. Le luxe devient alors un mal. Mais comment le prévenir ?

La question était posée l'autre jour par un

mari, de qui la femme n'a jamais pu se mettre dans la cervelle la maxime de Franklin, que : « quand vous avez acheté une jolite chose, il vous faut en acheter dix autres pour que rien ne jure, » et que « il est plus aisé d'étouffer le premier désir que de satisfaire tous ceux qui suivent. »

— Ce n'est point, répliqua un autre mari — de façons charmantes d'ailleurs — ce n'est point avec des discours ni avec des brochures éloquentes, ni avec des procès scandaleux, ni même avec des lois, si on osait en faire aujourd'hui sur un tel sujet, que vous guérirez la plaie du luxe — puisqu'on l'appelle ainsi.

— Vous croyez qu'il y a un autre moyen ?

— Parfaitement.

— Lequel ?

— C'est aux maris qui ne sont point et ne veulent pas être les complices de leurs femmes à appliquer le remède.

— Diable ! murmura le premier mari, contrecarrer une femme en ces matières, me paraît chose scabreuse...

— Cela dépend de la façon de s'y prendre.

— Ah ! vous croyez donc qu'il peut y avoir une façon de s'y prendre avec les femmes qui leur rend agréables les manifestations de la volonté d'un mari ?

— Agréables... je ne dis pas, mais irrésistibles.

— Voyons cela.

— Vous me savez une aisance honorable que j'accrois par mon travail. Vous savez également que j'ai épousé, selon mon cœur, une femme douée de beaucoup de qualités et qui a bien voulu me préférer à de nombreux rivaux. Ce sont là deux titres qui m'ont permis de prendre une douce autorité sur elle. Aussi, ai-je débuté dans le mariage par montrer les plus insignes faiblesses envers ma femme.

— Naturellement.

— Par l'obéissance la plus passive à tous ses caprices; si bien que, sans m'en apercevoir, mon train de maison augmenta sensiblement; fêtes et dîners au dehors et chez nous devinrent presque quotidiens ; les toi-

même temps le plus dangereux, car, ce moyen, tout en laissant supposer que l'impératrice Augusta avait fait concevoir au comte d'Arnim des espérances pour l'avenir, donnait à penser également que lui-même, Bismark, n'était pas sans se préoccuper de certaines éventualités.

D'Arnim, habile diplomate, savait faire servir à ses desseins ambitieux toutes circonstances que Doellinger, simple savant, proclamait utiles et avantageuses sans y voir autre chose que le bien de l'Etat. Rien de tout cela n'a dû échapper à l'esprit subtil d'Augusta, qui, sans doute, encourageait d'Arnim dans cette voie. Ce fut alors que le coup brutal et retentissant vint frapper son protégé. Qui peut douter qu'il n'ait été en même temps dirigé contre l'impératrice ? Mais, par cela même, l'empereur Guillaume se trouve placé dans une situation des plus pénibles, et comme empereur et comme époux. Comme empereur, il doit prendre parti pour le vieux serviteur éprouvé à qui il doit tant; comme époux, il doit se mettre du côté de la femme offensée. A dire vrai, ce qui se passe actuellement à Berlin n'est que le second acte d'une tragédie politique.

Le premier fut marqué par des scènes très-tendues, où Bismark, non content de menacer de donner sa démission, parla même d'émigrer en Amérique (!!!). L'année dernière, à l'Exposition universelle de Vienne, le grand chancelier, affectant une tranquillité d'esprit qu'il était loin d'éprouver, jouait encore avec cette idée, dont il ne songeait nullement à faire un secret. Par contre, l'impératrice Augusta concevait, pour la réussite de ses plans, les meilleures espérances, et l'étoile de d'Arnim brillait de tout son éclat.

Ce serait une folle entreprise de prétendre démontrer qu'Augusta ne saurait se trouver offensée par le procès intenté au comte d'Arnim. En cette circonstance, le monde assiste au heurt de deux idées essentiellement contraires, parfaitement mûries de part et d'autre, au sujet d'une question politique d'une importance capitale, et l'impératrice Augusta voit le partisan dévoué qu'elle avait lancé en avant, arrêté comme un malfaiteur et jeté en prison ! Ce procédé violent suffirait seul à montrer quelles conséquences graves peuvent résulter de ce conflit pour la Prusse et le nouvel empire d'Allemagne.

En agissant ainsi, que Bismark, aux yeux des gens bien élevés, se soit rendu coupable d'une inconvenance majeure que ne saurait plus pallier la boutique officieuse aux abois, peu lui importe; Bismark ne compte plus avec l'opinion publique. Ce qui lui importe davantage, c'est la discorde au sein de la famille royale, discorde qu'il a semée en parfaite connaissance de cause et de propos délibéré, comme on l'affirme partout ici dans les cercles bien informés. Comment finira ce scandale ? Dans tous les cas, Bismark a lassé la Fortune, et si par aventure la déesse aveugle lui ménage encore un dernier triomphe, qu'il se souvienne des paroles de Pyrrhus après la bataille d'Héraclée.

lettres de ma femme absorbèrent bientôt les trois quarts de notre budget; notre appartement du troisième étage, jugé trop petit et trop mesquin, fut sacrifié à un grand rez-de-chaussée dans le voisinage de l'Arc-de-l'Étoile, et notre mobilier primitif fut jeté aux friperies. — Voilà où nous étions arrivés, lorsqu'un jour, moi à qui pareille humiliation n'avait jamais été infligée, je me trouvai aux prises avec des créanciers exigeants et en face d'un déficit considérable dans mes ressources.

— Alors, tout naturellement, vous avez poussé les hauts cris, tempêté, menacé.

— Moi ! fit le mari en souriant, pas le moins du monde; le moyen eût été des plus maladroits. J'engageai tout simplement ma femme à aller passer une quinzaine de jours chez sa mère, qui l'en pria « depuis si longtemps. »

— Je profitai alors de son absence pour vendre tout notre mobilier luxueux avec le produit duquel je payai nos créanciers; je congédiai nos quatre domestiques; je me défilai de notre magnifique rez-de-chaussée

## Chronique générale.

Les journaux continuent à se livrer à des conjectures sur la détermination du gouvernement concernant la reprise de la session et une Adresse du Président.

Le fait est que le gouvernement n'a pas pris de détermination; ce qui est certain, c'est qu'il n'est pas sans de vives préoccupations sur les dispositions visibles de l'opinion et les dispositions probables de l'Assemblée.

Il y aura tous les jours conseil des ministres à partir d'aujourd'hui.

On a parlé ces derniers jours de la démission de M. de Cumont et de M. Tailhand; ces bruits n'étaient pas encore fondés; on croit qu'ils pourront le devenir.

### On lit dans le *Bien public* :

« Il nous revient, comme fait curieux, que le maréchal de Mac-Mahon s'est montré froissé et a exprimé publiquement ses regrets de voir M. de Fourtou prendre ostensiblement la direction de la Société algérienne, dont il avait puissamment servi les intérêts pendant son passage au pouvoir. »

« M. de Fourtou semblait ainsi s'être réservé un fructueux héritage, et quoique les procédés employés eussent été réguliers, on a trouvé en haut lieu la manœuvre peu délicate. »

Nous ne voulons pas défendre M. de Fourtou, ni examiner si le *Bien public* est bien placé pour connaître les sentiments intimes du maréchal de Mac-Mahon. Seulement, les scrupules du moniteur de M. Thiers nous surprennent un peu; a-t-il donc oublié quels financiers protégeaient son patron ?

### On lit dans le *Siecle* :

M. Rouher, en ce moment à Chislehurst, est attendu ce soir à Paris; les députés plébiscitaires se réuniront aussitôt son retour chez M. le baron Eschassériaux. M. Rouher fera connaître dans cette réunion la décision prise par les anciens fonctionnaires impérialistes réunis en conseil à Chislehurst et la conduite politique que devra tenir le parti pendant la session parlementaire.

### On lit dans la *Presse* :

On s'occupe en ce moment au ministère de l'intérieur d'un travail fort important.

En prévision d'une nouvelle réglementation des débits de vins, cabarets, cafés et hôtels, MM. les préfets des départements ont été invités à dresser la liste exacte de tous ces établissements régulièrement autorisés par eux dans le ressort de leur juridiction.

Cette statistique considérable est presque terminée aujourd'hui; nous pourrions, dans quelque temps, en faire connaître les résultats. Disons, dès à présent, que les chiffres relevés ne sont pas relativement beau-

et m'en fus louer rue des Martyrs (par allusion) un quatrième étage que je meublai tel que l'était notre ancien appartement, au temps de notre modestie.

Cela fait, j'allai rejoindre ma femme, et, sans la prévenir de rien, je la ramenai tout droit à son nouveau logis. Elle fut étonnée d'abord. Mais, sans prononcer une parole, je lui montrai les dossiers des huissiers soldés et les grosses factures acquittées, en mettant le doigt sur le total énorme que représentait dossiers et factures.

Elle rougit, comprit, me sauta au cou et m'embrassa de tout son cœur. Ce n'est pas plus malin que ça ?

— Et depuis ce temps votre femme...

— Se trouve si bien de notre nouvelle façon de vivre, que c'est moi qui serai bientôt obligé de prêcher un peu de laisser aller dans nos dépenses.

— Et vous croyez votre femme corrigée...

— Du goût du luxe, non; mais de l'abus du luxe, oui. (Patris.)

coup inférieurs à ceux fournis par le département de la Seine.

On sait que certaines feuilles ont cherché à faire croire que le rappel de l'*Orénoque* avait eu lieu avec l'assentiment du Saint-Père.

Le document que l'on va lire et que l'*Union nationale* de Montpellier reproduit d'après une lettre pastorale toute récente de M<sup>r</sup> de Cabrières, mettra de nouveau en lumière la bonne foi de ces journaux :

« Au sujet du rappel de l'*Orénoque*, dit le vénérable prélat, nous avions cru devoir, en notre nom, aussi bien qu'au nom de notre clergé et de nos fidèles, témoigner au Saint-Père notre filiale et respectueuse sympathie. Nous pensons, monsieur le curé, que vous lirez, comme nous, avec une reconnaissance attendrie, la réponse que le Souverain-Pontife a daigné nous faire. »

(Nous donnons la traduction française de cette réponse.)

« Pie. P. P. IX ;

» Vénérable frère, salut et bénédiction apostolique.

« Ce que vous nous avez écrit par votre lettre datée du 17 de ce mois, en apprenant par la lecture des journaux le rappel du navire français qui stationnait dans le port de Civita-Vecchia, nous a permis de bien apprécier vos parfaites dispositions à notre égard, et votre zèle envers la cause du Siège apostolique. C'est pour nous un motif irrésistible de proclamer, avec une entière bienveillance et affection, votre amour et votre dévouement fraternels envers nous.

« Quant à ce dont vous nous parlez, vous ne devez pas ignorer, vénérable frère, que plus les secours humains nous sont enlevés, plus notre espérance s'élève vers Dieu, en la puissance duquel toutes les créatures sont placées, et qui, ayant promis d'être avec son Eglise jusqu'à la consommation des siècles, ne pourra souffrir que sa protection nous fasse défaut dans les grandes épreuves que nous traversons.

« Que notre confiance en Dieu, vénérable frère, soit donc toujours inébranlable, car il ne permet pas que ceux qui espèrent en lui soient confondus. Demandons-lui instamment qu'il donne à tous les esprits la lumière et la grâce, afin que tous, au milieu des grandes ténèbres qui nous environnent, puissent connaître ce qui est juste et aient la force et le courage de l'accomplir.

« Nous recevons avec un sentiment d'affection particulière à votre égard ce sincère hommage que vous nous avez exprimé en termes si aimables au nom de votre clergé et de vos fidèles, et nous vous exprimons notre très-vive reconnaissance pour l'attention que vous avez mise à nous procurer cette consolation.

« Nous prions le Dieu tout-puissant de répandre avec effusion, sur vous et sur tout votre troupeau, les richesses de sa bonté, et nous souhaitons que la bénédiction apostolique que nous vous donnons à vous, vénérable frère, à tout votre clergé et à vos fidèles, vous soit un gage de notre tendre affection.

« Donné à Rome auprès de saint Pierre, le 31 octobre 1874, la vingt-neuvième année de notre pontificat.

« Je veux que vous, sachez, vénérable frère, qu'aucun désir n'a été exprimé par nous à l'effet d'obtenir le rappel du navire dont nous avons parlé plus haut. Ceci soit dit, contre les fausses assertions répandues avec malice par l'organe de plusieurs journaux. »

» Pie PP IX. »

A Givors, dit *Lyon-Journal*, un incident tout à fait imprévu et fort étrange a signalé le scrutin de dimanche : sur 2,714 électeurs inscrits, un seul votant s'est présenté, et encore son bulletin a été déclaré nul. En effet, ce bulletin était ainsi conçu :  
Barbe-de-Bouc, maire.

Homme-d'Ordre, 4<sup>e</sup> adjoint.

Nous-ons élargi le chemin, 2<sup>e</sup> adjoint.

D'après le *Progrès de Lyon*, cette abstention est une protestation contre la mesure qui a remplacé le conseil municipal élu par une commission.

## Etranger.

### RUSSIE.

Les journaux et les correspondances de Russie ont démenti les récits de la presse allemande sur une conspiration internationaliste qui aurait causé de vives alarmes au gouvernement impérial et sur les désordres qui se seraient produits dans les établissements d'enseignement supérieur à Saint-Petersbourg. Les feuilles allemandes ne laissent point, paraît-il, d'être assez frappées, sement qu'elles mettent à recueillir et à exagérer tous les nouvelles désagréables pour le gouvernement russe.

D'après une dépêche adressée de Vienne au *Daily News*, le récent incendie de Cronstadt serait dû à la malveillance.

### ALLEMAGNE.

La *Gazette de l'Allemagne du Nord* a reçu de Paris la confirmation du bruit qui a couru au sujet des réclamations élevées par l'ambassadeur espagnol auprès du cabinet de Londres. Voici en quels termes s'est exprimé son correspondant :

« J'apprends de Madrid que l'ambassadeur d'Espagne à Londres a soumis déjà trois réclamations au Foreign-Office relativement à trois bâtiments armés de canons qui auraient quitté l'Angleterre pour destination carliste. L'ambassadeur a essayé chaque fois de démontrer combien une semblable tolérance était peu conforme au droit international; il aurait aussi informé le gouvernement du départ de chacun des navires; mais, chaque fois, il lui aurait été répondu qu'on ne voulait en aucun cas intervenir. Le représentant de l'Espagne a fait alors un rapport à Madrid afin d'être autorisé à remettre au cabinet de Saint-James un Mémoire où toutes ses réclamations seraient formulées et appuyées de preuves. Il y aurait de l'hésitation de la part du gouvernement espagnol à autoriser cette démarche, après le succès douteux de celle du même genre qui a été faite à Paris. »

### BERLIN.

La *Gazette nationale* dit qu'il est maintenant certain que le gouvernement de l'empire d'Allemagne donnera son assentiment à la création d'une banque de l'empire et que la fondation de cette institution est désormais assurée, la majorité du Parlement étant favorable à l'émission par contingent des billets de banque non couverts.

La *Gazette nationale* ajoute que les capitaux privés prendront très-probablement part aux opérations de la future banque centrale.

La même feuille annonce que le conseil des ministres de Prusse a examiné dans une de ses dernières séances de quelle manière la Banque de Prusse pourrait être transformée en une banque de l'empire.

### AMÉRIQUE.

Nouvelle-Orléans, 20 novembre.

Le comité général conservateur a convoqué tous les citoyens à se réunir dans les édifices de leurs cultes respectifs, afin d'offrir leurs remerciements à Dieu pour les avoir délivrés de l'assujettissement politique dans lequel ils étaient jusqu'à ce jour. Toute la population a le soir même pavové et illuminé la ville.

## Nouvelles militaires.

M. le général de Cissey, vice-président du conseil, a été appelé à examiner la question de savoir si les jeunes gens qui, après avoir satisfait aux examens du volontariat d'un an, n'étaient pas immédiatement entrés au service, pouvaient, l'année suivante, contracter l'engagement d'un an sans avoir à subir de nouvelles épreuves. La question a été résolue négativement. Le ministre de la guerre, en effet, a remarqué que le nombre des jeunes gens ayant subi avec succès les examens était toujours moins considérable que celui des volontaires présents sous les drapeaux, et c'est justement pour diminuer l'écart signalé et stimuler le zèle des intéressés que cette décision a été prise. Les jeunes



